

AMBITION

SONNET

Poète, dans les cœurs mettre un écho sonore,
Remuer une foule avec ses passions,
Écrire sur l'airain ses moindres actions,
Faire luire son nom sur tous ceux qu'on adore;

Courir en quatre pas du couchant à l'aurore,
Avoir un peuple fait de trente nations,
Voir la terre manquer à ses ambitions,
Être Napoléon, être plus grand encore!

Que sais-je? être Shakspeare, être Dante, être Dieu!
Quand on est tout cela, tout cela, c'est bien peu :
Le monde est plein de vous, le vide est dans votre âme...

Mais qui donc comblera l'abîme de ton cœur ?
Que veux-tu qu'on y jette, ô poète! ô vainqueur ?
— Un mot d'amour tombé d'une bouche de femme!

1844.

ESPAÑA

1845

ESPAÑA

1845

DÉPART

Avant d'abandonner à tout jamais ce globe,
Pour aller voir là-haut ce que Dieu nous dérobe.
Et de faire à mon tour au pays inconnu
Ce voyage dont nul n'est encor revenu,
J'ai voulu visiter les cités et les hommes,
Et connaître l'aspect de ce monde où nous sommes.
Depuis mes jeunes ans d'un grand désir épris,
J'étouffais à l'étroit dans ce vaste Paris ;
Une voix me parlait et me disait : — « C'est l'heure ;
« Va, déracine-toi du seuil de ta demeure,
« L'arbre pris par le pied, le minéral pesant,
« Sont jaloux de l'oiseau, sont jaloux du passant ;
« Et puisque Dieu t'a fait de nature mobile,
« Qu'il t'a donné la vie, et le sang et la bile,
« Pourquoi donc végéter et te cristalliser
« A regarder les jours sous ton arche passer ?

« Il est au monde, il est des spectacles sublimes,
« Des royaumes qu'on voit en gravissant les cimes,
« De noirs Escurials, mystérieux granits,
« Et de bleus océans, visibles infinis.
« Donc, sans t'en rapporter à son image ronde,
« Par toi-même connais la figure du monde. »
Tout bas à mon oreille ainsi la voix chantait,
Et le désir ému dans mon cœur palpitait.

Comme au jour du départ on voit parmi les nues
Tournoyer et crier une troupe de grues,
Mes rêves palpitants, prêts à prendre leur vol,
Tournoyaient dans les airs et dédaignaient le sol;
Au colombier, le soir, ils rentraient à grand'peine,
Et, des hôtes pensifs qui hantent l'âme humaine,
Il ne s'asseyait plus à mon triste foyer
Que l'ennui, ce fâcheux qu'on ne peut renvoyer!

L'amour aux longs tourments, aux plaisirs éphémères,
L'art et la fantaisie aux fertiles chimères,
L'entretien des amis et les chers compagnons
Intimes dont souvent on ignore les noms,
La famille sincère où l'âme se repose,
Ne pouvaient plus suffire à mon esprit morose ;
Et sur l'âpre rocher où descend le vautour
Je me rongais le foie en attendant le jour.
Je sentais le désir d'être absent de moi-même ;
Loin de ceux que je hais et loin de ceux que j'aime,
Sur une terre vierge et sous un ciel nouveau,
Je voulais écouter mon cœur et mon cerveau,
Et savoir, fatigué de stériles études,
Quels baumes contenait l'urne des solitudes,
Quels mots balbutiait avec ses bruits confus,
Dans la rumeur des flots et des arbres touffus,

La nature, ce livre où la plume divine
Écrit le grand secret que nul œil ne devine!

Je suis parti, laissant sur le seuil inquiet,
Comme un manteau trop vieux que l'on quitte à regret
Cette lente moitié de la nature humaine,
L'habitude au pied sûr qui toujours y ramène,
Les pâles visions, compagnes de mes nuits,
Mes travaux, mes amours et tous mes chers ennuis.
La poitrine oppressée et les yeux tout humides,
Avant d'être emporté par les chevaux rapides,
J'ai retourné la tête à l'angle du chemin,
Et j'ai vu, me faisant des signes de la main,
Comme un groupe plaintif d'amantes délaissées,
Sur la porte debout ma vie et mes pensées.
Hélas! que vais-je faire et que vais-je chercher?
L'horizon charme l'œil : à quoi bon le toucher?
Pourquoi d'un pied réel fouler les blondes grèves
Et les rivages d'or de l'univers des rêves?
Poète, tu sais bien que la réalité
A besoin, pour couvrir sa triste nudité,
Du manteau que lui file à son rouet d'ivoire
L'imagination, menteuse qu'il faut croire ;
Que tout homme en son cœur porte son Chanaan,
Et son Eldorado par delà l'Océan.
N'as-tu pas dans tes mains assez crevé de bulles,
De rêves gonflés d'air et d'espoirs ridicules?
Plongeur, n'as-tu pas vu sous l'eau du lac d'azur
Les reptiles grouiller dans le limon impur?
L'objet le plus hideux, que le lointain estompe,
Prend une belle forme où le regard se trompe.
Le mont chauve et pelé doit à l'éloignement
Les changeantes couleurs de son beau vêtement ;
Approchez, ce n'est plus que rocs noirs et difformes,

Escarpements abrupts, entassements énormes,
 Sapins échevelés, broussailles aux poils roux,
 Gouffres vertigineux et torrents en courroux.
 Je le sais, je le sais. Déception amère !
 Hélas ! j'ai trop souvent pris au vol ma chimère !
 Je connais quels replis terminent ces beaux corps,
 Et la sirène peut m'étaler ses trésors :
 A travers sa beauté je vois, sous les eaux noires,
 Frétiller vaguement sa queue et ses nageoires.
 Aussi ne vais-je pas, de vains mots ébloui,
 Chercher sous d'autres cieux mon rêve épanoui ;
 Je ne crois pas trouver devant moi, toutes faites,
 Au coin des carrefours les strophes des poètes,
 Ni pouvoir en passant cueillir à pleines mains
 Les fleurs de l'idéal aux chardons des chemins.
 Mais je suis curieux d'essayer de l'absence,
 Et de voir ce que peut cette sourde puissance ;
 Je veux savoir quel temps, sans être enseveli,
 Je flotterai sur l'eau qui ne garde aucun pli,
 Et dans combien de jours, comme un peu de fumée,
 Des cœurs éteints s'envole une mémoire aimée.

Le voyage est un maître aux préceptes amers ;
 Il vous montre l'oubli dans les cœurs les plus chers,
 Et vous prouve, — ô misère et tristesse suprême ! —
 Qu'ingrat à votre tour, vous oubliez vous-même ! —
 Pauvre atome perdu, point dans l'immensité,
 Vous apprenez ainsi votre inutilité.
 Votre départ n'a rien dérangé dans le monde ;
 Déjà votre sillon s'est refermé sur l'onde.
 Oublié par les uns, aux autres inconnu,
 Dans des lieux où jamais votre nom n'est venu,
 Parmi des yeux distraits et des visages mornes,
 Vous allez sur la terre et sur la mer sans bornes.

Par l'absence à la mort vous vous accoutumez.
 Cependant l'araignée à vos volets fermés
 Suspend sa toile ronde, et la maison déserte
 Semble n'avoir plus d'âme et pleurer votre perte,
 Et le chien qui s'ennuie et voudrait vous revoir
 Au détour du chemin va hurler chaque soir.

1841.

LE PIN DES LANDES

On ne voit en passant par les Landes désertes,
Vrai Saharah français, poudré de sable blanc,
Surgir de l'herbe sèche et des flaques d'eaux vertes
D'autre arbre que le pin avec sa plaie au flanc;

Car, pour lui dérober ses larmes de résine,
L'homme, avare bourreau de la création,
Qui ne vit qu'aux dépens de ceux qu'il assassine,
Dans son tronc douloureux ouvre un large sillon!

Sans regretter son sang qui coule goutte à goutte,
Le pin verse son baume et sa sève qui bout,
Et se tient toujours droit sur le bord de la route,
Comme un soldat blessé qui veut mourir debout.

Le poète est ainsi dans les Landes du monde;
Lorsqu'il est sans blessure, il garde son trésor.
Il faut qu'il ait au cœur une entaille profonde
Pour épancher ses vers, divines larmes d'or!

1840.

L'HORLOGE

Vulnerant omnes, ultima necat.

La voiture fit halte à l'église d'Urrugne,
Nom rauque, dont le son à la rime répugne,
Mais qui n'en est pas moins un village charmant,
Sur un sol montueux perché bizarrement.
C'est un bâtiment pauvre, en grosses pierres grises.
Sans archanges sculptés, sans nervures ni frises,
Qui n'a pour ornement que le fer de sa croix,
Une horloge rustique et son cadran de bois,
Dont les chiffres romains, épongés par la pluie,
Ont coulé sur le fond que nul pinceau n'essuie.
Mais sur l'humble cadran regardé par hasard,
Comme les mots de flamme aux murs de Balthazar,
Comme l'inscription de la porte maudite,
En caractères noirs une phrase est écrite;
Quatre mots solennels, quatre mots de latin,
Où tout homme en passant peut lire son destin :
« Chaque heure fait sa plaie et la dernière achève! »

Oui, c'est bien vrai, la vie est un combat sans trêve,
Un combat inégal contre un lutteur caché,
Qui d'aucun de nos coups ne peut-être touché;

Et dans nos cœurs criblés, comme dans une cible,
 Tremblent les traits lancés par l'archer invisible.
 Nous sommes condamnés, nous devons tous périr ;
 Naître, c'est seulement commencer à mourir,
 Et l'enfant, hier encor chérubin chez les anges,
 Par le ver du linceul est piqué sous ses langes.
 Le disque de l'horloge est le champ du combat,
 Où la Mort de sa faux par milliers nous abat ;
 La Mort, rude jouteur qui suffit pour défendre
 L'éternité de Dieu, qu'on voudrait bien lui prendre.
 Sur le grand cheval pâle, entrevu par saint Jean,
 Les Heures, sans repos, parcourent le cadran ;
 Comme ces inconnus des chants du moyen âge,
 Leurs casques sont fermés sur leur sombre visage,
 Et leurs armes d'acier deviennent tour à tour
 Noires comme la nuit, blanches comme le jour.
 Chaque sœur à l'appel de la cloche s'élançe,
 Prend aussitôt l'aiguille ouvrée en fer de lance,
 Et toutes, sans pitié, nous piquent en passant,
 Pour nous tirer du cœur une perle de sang,
 Jusqu'au jour d'épouvante où paraît la dernière
 Avec le sablier et la noire bannière ;
 Celle qu'on n'attend pas, celle qui vient toujours,
 Et qui se met en marche au premier de nos jours !
 Elle va droit à vous, et, d'une main trop sûre,
 Vous porte dans le flanc la suprême blessure,
 Et remonte à cheval, après avoir jeté
 Le cadavre au néant, l'âme à l'éternité !

Urragne, 1841.

A LA BIDASSOA.....

A la Bidassoa, près d'entrer en Espagne,
 Je descendis, voulant regarder la campagne,
 Et l'île des Faisans, et l'étrange horizon,
 Pendant qu'on nous timbraît d'un nouvel écusson.
 Et je vis, en errant à travers le village,
 Un homme qui mettait des balles hors d'usage,
 Avec un gros marteau, sur un quartier de grès,
 Pour en faire du plomb et le revendre après.
 Car la guerre a versé sur ces terres fatales
 De son urne d'airain une grêle de balles,
 Une grêle de mort que nul soleil ne fond.
 Hélas ! ce que Dieu fait, les hommes le défont !
 Sur un sol qui n'attend qu'une bonne semaille
 De leurs sanglantes mains ils sèment la mitraille !
 Aussi les laboureurs vendent, au lieu de blé,
 Des boulets recueillis dans leur champ constellé.
 Mais du ciel épuré descend la Paix sereine,
 Qui répand de sa corne une meilleure graine,
 Fait taire les canons à ses pieds accroupis,
 Et presse sur son cœur une gerbe d'épis.

Behobie, 1840.

SAINTE CASILDA

SONNET

A Burgos, dans un coin de l'église déserte,
Un tableau me surprit par son effet puissant :
Un ange, pâle et fier, d'un ciel fauve descend,
A sainte Casilda portant la palme verte.

Pour l'œuvre des bourreaux la vierge découverte
Montre sur sa poitrine, albâtre éblouissant,
A la place des seins, deux ronds couleur de sang,
Distillant un rubis par chaque veine ouverte.

Et les seins déjà morts, beaux lis coupés en fleur,
Blancs comme les morceaux d'une Vénus de marbre,
Dans un bassin d'argent gisent au pied d'un arbre.

Mais la sainte en extase, oubliant sa douleur,
Comme aux bras d'un amant, de volupté se pâme,
Car aux lèvres du Christ elle suspend son âme!

Burgos.

EN ALLANT A LA CHARTREUSE DE MIRAFLORES

Oui, c'est une montée âpre, longue et poudreuse,
Un revers décharné, vrai site de Chartreuse.
Les pierres du chemin, qui croulent sous les pieds,
Trompent à chaque instant les pas mal appuyés.
Pas un brin d'herbe vert, pas une teinte fraîche;
On ne voit que des murs bâtis en pierre sèche,
Des groupes contrefaits d'oliviers rabougris,
Au feuillage malsain couleur de vert-de-gris,
Des pentes au soleil, que nulle fleur n'égaie,
Des roches de granit et des ravins de craie,
Et l'on se sent le cœur de tristesse serré...
Mais, quand on est en haut, coup d'œil inespéré!
L'on aperçoit là-bas, dans le bleu de la plaine,
L'église où dort le Cid près de doña Chimène!

Cartuja de Miraflores, 1841.

LA FONTAINE DU CIMETIÈRE

A la morne Chartreuse, entre des murs de pierre,
En place du jardin l'on voit un cimetière,
Un cimetière nu comme un sillon fauché,
Sans croix, sans monument, sans tertre qui se hausse :
L'oubli couvre le nom, l'herbe couvre la fosse ;
La mère ignorerait où son fils est couché.

Les végétations malades du cloître
Seules sur ce terrain peuvent germer et croître,
Dans l'humidité froide à l'ombre des longs murs ;
Des morts abandonnés douces consolatrices,
Les fleurs n'oseraient pas incliner leurs calices
Sur le vague tombeau de ces dormeurs obscurs.

Au milieu, deux cyprès à la noire verdure
Profilent tristement leur silhouette dure,
Longs soupirs de feuillage élancés vers les cieux,
Pendant que du bassin d'une avare fontaine
Tombe en frange effilée une nappe incertaine,
Comme des pleurs furtifs qui débordent des yeux.

Par les saints ossements des vieux moines filtrée,
L'eau coule à flots si clairs dans la vasque explorée,

Que pour en boire un peu je m'approchai du bord...
Dans le cristal glacé quand je trempai ma lèvre,
Je me sentis saisi par un frisson de fièvre :
Cette eau de diamant avait un goût de mort !

Cartuja de Miraflores, 1844.

LE CID ET LE JUIF

IMITÉ DE SEPULVEDA

Le Cid, ce gaineur de batailles,
 Ce géant plus grand que nos tailles,
 A San-Pedro de Cardena,
 — Don Alfonse ainsi l'ordonna, —
 Conservé par un puissant baume,
 Bardé de fer, coiffé du heaume,
 Repose en un riche tombeau,
 Ayant pour siège un escabeau ;
 Sur sa cuirasse, en nappe blanche,
 Sa barbe de neige s'épanche
 Avec ampleur et majesté.
 Pour le défendre, à son côté
 Pend Tisona, sa bonne épée,
 Au sang more et chrétien trempée.
 A le voir assis, quoique mort,
 On dirait d'un vivant qui dort.
 Depuis sept ans dans cette pose,
 De ses exploits il se repose ;

Et pour voir son corps vénéré,
 Tous les ans, au jour consacré,
 A San-Pedro la foule abonde.
 — Une fois, que la nef profonde
 Était déserte, et qu'au saint lieu
 Le Cid, resté seul avec Dieu,
 Rêvait dans son tombeau sans garde,
 Un juif arrive et le regarde,
 Et parlant en soi-même ainsi,
 Il se dit tout pensif : « Ceci
 Est le corps du Cid, du grand homme,
 Du vainqueur que partout on nomme !
 On m'a raconté bien souvent
 Que nul n'eût osé lui vivant,
 Se risquer dans cette entreprise
 De toucher à sa barbe grise.
 Maintenant, il git morne et froid ;
 Son bras, qui répandait l'effroi,
 La mort le désarme et l'attache :
 Je vais lui toucher la moustache,
 Nous verrons s'il se fâchera
 Et quelle mine il nous fera ;
 Le monde est loin, rien ne m'empêche
 De tirer à moi cette mèche. »
 — Afin d'accomplir son dessein,
 Le juif sordide étend la main...
 Mais, avant que la barbe sainte
 Par ses doigts crochus soit atteinte,
 Le noble époux de Ximena,
 A plein poing prenant Tisona.
 Sort du fourreau deux pieds de lame...
 Le juif, l'épouvante dans l'âme,
 Tombe le front sur le pavé,
 Et, par les moines relevé,

Raconte l'aventure étrange;
Puis de religion il change,
Et sous le nom de Diego Gil
Entre au couvent. — Ainsi soit-il.

San-Pedro de Cardeno, 1843.

EN PASSANT A VERGARA

No vaya usted a ver eso, que le dara gana de vomitar.

Nous avons avec nous une jeune Espagnole,
A l'allure hardie, à la toilette folle,
Au grand front éclatant comme un marbre poli,
Où la réflexion n'a jamais fait un pli,
Encadré de cheveux qui venaient en désordre
Sur un col satiné nonchalamment se tordre;
Des sourcils de velours avec de grands yeux noirs,
Renvoyant des éclairs comme un piège à miroirs;
Un rire éblouissant, épanoui, sonore,
Belle fleur de gaieté qu'un seul mot fait éclore;
Des dents de jeune loup, pures comme du lait,
Dont l'émail insolent sans trêve étincelait;
Une taille cambrée en cavale andalouse;
Des pieds mignons à rendre une reine jalouse;
Et puis sur tout cela je ne sais quoi de fou,
Des mouvements d'oiseau dans les poses du cou,
De petits airs penchés, des tournures de hanches,
De certaines façons de porter ses mains blanches,
Comme dans les tableaux où le vieux Zurbaran,
Sous le nom d'une sainte, en habit sévillan,

Représente une dame avec des pendeloques,
Des plumes, du clinquant et des modes baroques.

Or, pendant que j'errais dans la vaste fonda,
Attendant qu'on servit *la olla podrida*,
Et que je regardais, ardent à tout connaître,
La cage du grillon pendue à la fenêtre,
Un mort passa, — partant pour le royaume noir,
Et comme je voulais descendre pour le voir
(Car sur le front des morts le rêveur cherche à lire
Ce terrible secret qu'aucun d'eux n'a pu dire),
L'Espagnole, posant ses doigts blancs sur mon bras,
Me retint et me dit : — Oh ! ne descendez pas,
Cela vous donnerait, à coup sûr, la nausée ! —
Elle jeta ces mots vaguement, sans pensée,
De cet air de dégoût mêlé d'un peu d'effroi
Qu'on aurait en parlant d'un reptile au corps froid.

Ce spectacle, effrayant pour le héros lui-même,
Qui fait pâlir encor le front du chartreux blême
Après vingt ans de jeûne et d'angoisses passés,
Un crâne sous la main, entre des murs glacés,
La mort n'a donc pour toi ni leçon ni tristesse ?
Et parce que tu bois le vin de ta jeunesse,
Que tes cheveux sont noirs et tes regards ardents,
Qu'il n'est pas une tache aux perles de tes dents,
Tu crois vivre toujours, sans qu'à ton front splendide
Le temps avec son ongle ose écrire une ride ?
Et tu méprises fort, dans ton éclat vermeil,
Le cadavre au teint vert qui dort le grand sommeil ?
Et pourtant ce débris fut le temple d'une âme ;
Ce néant a vécu ; cette lampe sans flamme,
Que la bouche inconnue a soufflée en passant,
Naguère eut le rayon qui l'éclaire à présent. —

Sans doute ; mais pourquoi plonger dans ces mystères ?
Laissons rêver les morts dans leurs lits solitaires,
En conversation avec le ver impur !
A nous la vie, à nous le soleil et l'azur,
A nous tout ce qui chante, à nous tout ce qui brille,
Les courses de taureaux dans Madrid ou Séville,
Les pesants picadors et les légers chulos,
Les mules secouant leurs grappes de grelots,
Les chevaux éventrés, et le taureau qui râle
Fondant, l'épée au cou, sur le matador pâle !
A nous la castagnette, à nous le pandéro,
La cachucha lascive et le gai boléro ;
Le jeu de l'éventail, le soir, aux promenades,
Et sous le balcon d'or les molles sérénades !
Les vivants sont charmants et les morts sont affreux. —
Oui ; — mais le ver un jour rongera ton œil creux,
Et comme un fruit gâté, superbe créature,
Ton beau corps ne sera que cendre et pourriture ;
Et le mort outragé, se levant à demi,
Dira, le regard lourd d'avoir longtemps dormi :
— Dédaigneuse ! à ton tour tu donnes la nausée,
Ta figure est déjà bleue et décomposée,
Tes parfums sont changés en fétides odeurs,
Et tu n'es qu'un ramas d'effroyables laideurs !

Vergara, 1841.

LES YEUX BLEUS DE LA MONTAGNE

On trouve dans les monts des lacs de quelques toises,
Purs comme des cristaux, bleus comme des turquoises,
Joyaux tombés du doigt de l'ange Ithuriel,
Où, le chamois craintif, lorsqu'il vient pour y boire,
S' imagine, trompé par l'optique illusoire,
Laper l'azur du ciel.

Ces limpides bassins, quand le jour s'y reflète,
Ont comme la prunelle une humide paillette;
Et ce sont les yeux bleus, au regard calme et doux,
Par lesquels la montagne en extase contemple,
Forgeant quelque soleil dans le fond de son temple,
Dieu, l'ouvrier jaloux !

Guadarrama, 1840.

LA PETITE FLEUR ROSE

Du haut de la montagne,
Près de Guadarrama,
On découvre l'Espagne
Comme un panorama.

A l'horizon sans borne,
Le grave Escorial
Lève son dôme morne,
Noir de l'ennui royal ;

Et l'on voit dans l'estompe
Du brouillard cotonneux,
Si loin que l'œil s'y trompe,
Madrid, point lumineux !

La montagne est si haute,
Que ses flancs de granit
N'ont que l'aigle pour hôte,
Pour maison que son nid ;

Car l'hiver pâle assiège
Les pics étincelants,
Tout argentés de neige,
Comme des vieillards blancs.

J'aime leur crête pure,
Même aux tièdes saisons
D'une froide guipure
Bordant les horizons ;

Les nuages sublimes,
Ainsi que d'un turban
Chaperonnant leurs cimes
De pluie et d'ouragan ;

Le pin, dont les racines,
Comme de fortes mains,
Déchirent les ravines
Sur le flanc des chemins,

Et l'eau diamantée
Qui, sous l'herbe courant,
D'un caillou tourmentée,
Chuchote un nom bien grand !

Mais, avant toute chose,
J'aime, au cœur du rocher,
La petite fleur rose,
La fleur qu'il faut chercher !

Guadarrama, 1840.

A MADRID

Dans le boudoir ambré d'une eune marquise,
Grande d'Espagne, belle, et d'une grâce exquise,
Au milieu de la table, à la place des fleurs,
Frais groupe mariant et parfums et couleurs,
Grimaçait sur un plat une tête coupée,
Sculptée en bois et peinte, et dans le sang trempée,
Le front humide encor des suprêmes sueurs,
L'œil vitreux et blanchi de ces pâles lueurs
Dont la lampe de l'âme en s'éteignant scintille ;
Chef-d'œuvre affreux, signé Montañès de Séville,
D'une vérité telle et d'un si fin travail,
Qu'un bourreau n'aurait su reprendre un seul détail.

La marquise disait : — Voyez donc quel artiste !
Nul sculpteur n'a jamais fait les saint Jean-Baptiste
Et rendu les effets du damas sur un col
Comme ce Sévillan, Michel-Ange espagnol !
Quelle imitation dans ces veines tranchées,
Où le sang perle encore en gouttes mal séchées !
Et comme dans la bouche on sent le dernier cri
Sous le fer jaillissant de ce gosier tari ! —

En me disant cela d'une voix claire et douce,
Sur l'atroce sculpture elle passait son pouce,
Coquette, souriant d'un sourire charmant,
L'œil humide et lustré comme pour un amant

Madrid, 1845.

SÉGUIDILLE

Un jupon serré sur les hanches,
Un peigne énorme à son chignon,
Jambe nerveuse et pied mignon.
Œil de feu, teint pâle et dents blanches

Alza ! olà !

Voilà

La véritable Manola.

Gestes hardis, libre parole,
Sel et piment à pleine main,
Oubli parfait du lendemain,
Amour fantasque et grâce folle;

Alza ! olà !

Voilà

La véritable Manola.

Chanter, danser aux castagnettes,
Et, dans les courses de taureaux,
Juger les coups des toreros,
Tout en fumant des cigarettes;

Alza ! olà !

Voilà

La véritable Manola.

SUR LE PROMÉTHÉE DU MUSÉE DE MADRID

SONNET

Hélas ! il est cloué sur les croix du Caucase,
Le Titan qui, pour nous, dévalisa les cieux !
Du haut de son calvaire il insulte les dieux,
Raillant l'Olympien dont la foudre l'écrase.

Mais du moins, vers le soir, s'accoudant à la base
Du rocher où se tord le grand audacieux,
Les nymphes de la mer, des larmes dans les yeux,
Échangent avec lui quelque plaintive phrase.

Toi, cruel Ribeira, plus dur que Jupiter,
Tu fais de ses flancs creux, par d'affreuses entailles,
Couler à flots de sang des cascades d'entrailles !

Et tu chasses le chœur des filles de la mer ;
Et tu laisses hurler, seul dans l'ombre profonde,
Le sublime voleur de la flamme féconde !

Madrid, 1843.

RIBEIRA

Il est des cœurs épris du triste amour du laid.
Tu fus un de ceux-là, peintre à la rude brosse
Que Naples a salué du nom d'Espagnolet.

Rien ne put amollir ton âpreté féroce,
Et le splendide azur du ciel italien
N'a laissé nul reflet dans ta peinture atroce.

Chez toi, l'on voit toujours le noir Valencien,
Paysan hasardeux, mendiant équivoque,
More que le baptême à peine a fait chrétien.

Comme un autre le beau, tu cherches ce qui choque :
Les martyrs, les bourreaux, les gitanos, les gueux,
Étalant un ulcère à côté d'une loque ;

Les vieux au chef branlant, au cuir jaune et rugueux,
Versant sur quelque Bible un flot de barbe grise ;
Voilà ce qui convient à ton pinceau fougueux.

Tu ne dédaignes rien de ce que l'on méprise ;
Nul haillon, Ribeira, par toi n'est rebuté :
Le vrai, toujours le vrai, c'est ta seule devise !

Et tu sais revêtir d'une étrange beauté
Ces trois monstres abjects, effroi de l'art antique,
La Douleur, la Misère et la Caducité.

Pour toi, pas d'Apollon, pas de Vénus pudique ;
Tu n'admets pas un seul de ces beaux rêves blancs
Taillés dans le paros ou dans le pentélique.

Il te faut des sujets sombres et violents
Où l'ange des douleurs vide ses noirs calices,
Où la hache s'é moussse aux billots ruisselants.

Tu sembles enivré par le vin des supplices,
Comme un César romain dans sa pourpre insulté,
Ou comme un victime après vingt sacrifices.

Avec quelle furie et quelle volupté
Tu retournes la peau du martyr qu'on écorche,
Pour nous en faire voir l'envers ensanglanté !

Aux pieds des patients comme tu mets la torche !
Dans le flanc de Caton comme tu fais crier
La plaie, affreuse bouche ouverte comme un porche !

D'où te vient, Ribeira, cet instinct meurtrier ?
Quelle dent t'a mordu, qui te donne la rage,
Pour tordre ainsi l'espèce humaine et la broyer ?

Que t'a donc fait le monde, et, dans tout ce carnage,
Quel ennemi secret, de tes coups poursuis-tu ?
Pour tant de sang versé quel était donc l'outrage ?

Ce martyr, c'est le corps d'un rival abattu ;
Et ce n'est pas toujours au cœur de Prométhée
Que fouillé l'aigle fauve avec son bec pointu.

De quelle ambition du ciel précipitée,
De quel espoir trainé par des coursiers sans frein,
Ton âme de démon était-elle agitée ?

Qu'avais-tu donc perdu pour être si chagrin ?
De quels amours tournés se composaient tes haines,
Et qui jalousais-tu, toi peintre souverain ?

Les plus grands cœurs, hélas ! ont les plus grandes peines ;
Dans la coupe profonde il tient plus de douleurs ;
Le ciel se venge ainsi sur les gloires humaines.

Un jour, las de l'horrible et des noires couleurs,
Tu voulus peindre aussi des corps blancs comme neige,
Des anges souriants, des oiseaux et des fleurs,

Des nymphes dans les bois que le satyre assiège,
Des amours endormis sur un sein frémissant,
Et tous ces frais motifs chers au moelleux Corrège ;

Mais tu ne sus trouver que du rouge de sang,
Et quand du haut des cieux, apportant l'auréole,
Sur le front de tes saints l'ange de Dieu descend,

En détournant les yeux, il la pose et s'envole !

L'ESCURIAL

Posé comme un défi tout près d'une montagne,
L'on aperçoit de loin dans la morne campagne
Le sombre Escorial, à trois cents pieds du sol,
Soulevant sur le coin de son épaule énorme,
Éléphant monstrueux, la coupole difforme,
Débauche de granit du Tibère espagnol.

Jamais vieux pharaon, aux flancs d'un mont d'Égypte,
Ne fit pour sa momie une plus noire crypte ;
Jamais sphinx au désert n'a gardé plus d'ennui ;
La cicogne s'endort au bout des cheminées ;
Partout l'herbe verdit les cours abandonnées ;
Moines, prêtres, soldats, courtisans, tout a fui !

Et tout semblerait mort, si du bord des corniches,
Des mains des rois sculptés, des frontons et des niches,
Avec leurs cris charmants et leur folle gaité,
Il ne s'envolait pas des essaims d'hirondelles,
Qui, pour le réveiller, agacent à coups d'ailes
Le géant assoupi qui rêve éternité !...

Escorial, 1840.

LE ROI SOLITAIRE

Je vis cloîtré dans mon âme profonde,
Sans rien d'humain, sans amour, sans amis,
Seul comme un dieu, n'ayant d'égaux au monde
Que mes aïeux sous la tombe endormis !
Hélas ! grandeur veut dire solitude.
Comme une idole au geste surhumain,
Je reste là, gardant mon attitude,
La pourpre au dos, le monde dans la main.

Comme Jésus, j'ai le cercle d'épines ;
Les rayons d'or du nimbe sidéral
Percent ma peau comme des javelines,
Et sur mon front perle mon sang royal.
Le bec pointu du vautour héraldique
Fouille mon flanc en proie aux noirs soucis :
Sur son rocher, le Prométhée antique
N'était qu'un roi sur son fauteuil assis.

De mon olympe entouré de mystère,
Je n'entends rien que la voix des flatteurs ;
C'est le seul bruit qui des bruits de la terre
Puisse arriver à de telles hauteurs ;